

C'est au XVI^{ème} siècle, en octobre 1562 exactement, que pour la première fois trois indigènes d'Amérique du Sud – des sauvages, comme on disait alors – sont amenés jusqu'aux côtes de France. Ils débarquent à Rouen au milieu de la curiosité générale ; et c'est là que Montaigne peut les approcher, se documenter sur leur comportement, et en tirer des réflexions qui visent à secouer les préjugés de ses contemporains...

MONTAIGNE (*Des cannibales – Essais, I, XXXI*)

...Il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vrai, il semble que nous n'avons autre vision de la vérité et de la raison que l'exemple et l'idée des opinions et usances du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses...

Montaigne vient d'ouvrir un débat qui, deux siècles plus tard, va agiter tous les esprits.

Le XVIII^{ème} siècle est le siècle des grands voyages et de l'expansion coloniale. L'Orient méditerranéen, l'Inde, la Chine, le Nouveau Monde fascinent l'Europe. De nombreux récits d'explorateurs – Cook, Bougainville, entre autres – alimentent la vie littéraire, mais aussi la pensée philosophique et politique en Europe. Dès 1720, le public français peut lire le Robinson Crusoe de Daniel Defoe.

Les sauvages font rêver, mais ils font surtout réfléchir.

Les penseurs du siècle des Lumières s'emparent du mythe du bon Sauvage, et l'utilisent pour appuyer leur combat philosophique et en venir à la contestation de leur propre société.

Pourquoi un sauvage serait-il inférieur à l'homme civilisé ?... Ses lois et ses comportements ne sont-ils pas parfaitement adaptés au milieu dans lequel il vit ? N'est-il pas souvent meilleur que l'homme civilisé ?

Poursuivant la réflexion proposée par Montaigne, ils lancent un grand mot d'ordre : la tolérance...

Montesquieu, puis Voltaire, Diderot et tous les Encyclopédistes insistent sur cette notion de tolérance, prouvent que tous les hommes à l'origine sont égaux et, tirant toutes les conséquences de leur démonstration, dénoncent l'effet le plus pervers du colonialisme : l'esclavage.

Voltaire, après Montesquieu, le fait à sa manière, c'est-à-dire avec une ironie amère... C'est, dans Candide, l'épisode où Candide et son fidèle serviteur Cacambo, alors en Amérique du Sud, arrivent au Surinam, la Guyane hollandaise...

VOLTAIRE (*Candide*)

En approchant de la ville, ils rencontrèrent un nègre étendu par terre, n'ayant plus que la moitié de son habit, c'est-à-dire d'un caleçon de toile bleue ; il manquait à ce pauvre homme la jambe gauche et la main droite.

– Eh ! mon Dieu ! lui dit Candide en hollandais, que fais-tu là, mon ami, dans l'état horrible où je te vois ?

– J'attends mon maître, M. Vanderdendur, le fameux négociant, répondit le nègre.

– Est-ce M. Vanderdendur, dit Candide, qui t'a traité ainsi ?

– Oui, monsieur, dit le nègre, c'est l'usage. On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année.

Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main ; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe.

Cependant, lorsque ma mère me vendit dix écus patagons sur la côte de Guinée, elle me disait : « Mon cher enfant, bénis nos fétiches, adore-les toujours, ils te feront vivre heureux; tu as l'honneur d'être esclave de nos seigneurs les blancs, et tu fais par là la fortune de ton père et de ta mère. » Hélas ! je ne sais pas si j'ai fait leur fortune, mais ils n'ont pas fait la mienne. Les chiens, les singes et les perroquets sont mille fois moins malheureux que nous ; les fétiches hollandais qui m'ont converti me disent tous les dimanches que nous sommes tous enfants d'Adam, blancs et noirs. Je ne suis pas généalogiste; mais si ces prêcheurs disent vrai, nous sommes tous cousins issus de germain. Or vous m'avouerez qu'on ne peut pas en user avec ses parents d'une manière plus horrible.

La généreuse indignation des philosophes ne restera pas tout à fait lettre morte : Leur action aboutira, en 1794, à l'abolition de l'esclavage dans les colonies par la Convention.

En vérité, ce sera le seul bénéfice réel que retireront les peuples colonisés de l'intérêt des philosophes pour le bon sauvage – bénéfice très provisoire, puisque un peu plus tard Napoléon, dès son arrivée au pouvoir, s'empressera de rétablir l'esclavage, pour plaire à Joséphine –.

Pour les philosophes, le mythe du bon Sauvage est avant tout une arme critique pour contester les dérèglements et les vices des sociétés européennes ; pour attaquer le pouvoir absolu (le principe de « monarchie de droit divin »); pour dénoncer l'hypocrisie des lois, qui servent avant tout à préserver les richesses et les privilèges des puissants ; pour protester contre l'autorité religieuse, qui veut convaincre les plus démunis d'accepter sans murmurer leur condition.

Et les gouvernements ne s'y trompent pas, qui s'opposent de toutes leurs forces à ces idées nouvelles.

Dans l'ouvrage de l'abbé Raynal auquel il apporte sa contribution, l'Histoire philosophique et politique des Deux Indes, Diderot dénonce les inégalités sociales en se servant du regard des sauvages.

DIDEROT

(*Sur les « sauvages » – Histoire philosophique et politique des Deux Indes, 33*)

Ces peuples (*sauvages*), n'aiment, n'estiment, ni n'accueillent les Européens. L'inégalité des conditions, que nous croyons si nécessaire pour le maintien des sociétés, est, aux yeux d'un sauvage, le comble de la démente. Ils sont également scandalisés que, chez nous, un homme ait lui seul plus de bien que plusieurs autres, et que cette première injustice entraîne une seconde, qui est d'attacher plus de considération à plus de richesses. Mais ce qui leur semble une bassesse, un

avilissement au-dessous de la stupidité des bêtes, c'est que des hommes, qui sont égaux par la nature, se dégradent jusqu'à dépendre des volontés ou des caprices d'un seul homme. Le respect que nous avons pour les titres, les dignités, et surtout pour la noblesse héréditaire, ils l'appellent insulte, outrage pour l'espèce humaine...

Ils rient de nos arts, de nos manières, de tous ces usages qui nous inspirent plus de vanité à mesure qu'ils s'éloignent plus de la nature. Leur franchise et leur bonne foi sont indignées des finesses et des perfidies qui ont fait la base de notre commerce avec eux. Une foule d'autres motifs, appuyés quelquefois sur le préjugé, souvent sur la raison, ont rendu les Européens odieux aux sauvages...

Ecoutez, en écho à Diderot, de l'autre côté des mers, les paroles du chef huron Adario, adressées au XVII^{ème} siècle au baron de Lahotan, un explorateur français. Voici ce qu'Adario pense des lois de l'homme blanc :

ADARIO (KONDIARONK)
(L'"homme barbu qui vient de l'Est– Pieds nus sur la Terre sacrée, 2)

Quel genre d'hommes doivent être les Européens ? Quelle espèce de créature choisissent-ils d'être ?...

En vérité, mon cher frère, je te plains du plus profond de mon âme. Suis mon conseil et deviens Huron. Je vois clairement la profonde différence entre ta condition et la mienne. Je suis le maître de ma condition. Je suis le maître de mon corps, j'ai l'entière disposition de moi-même, je fais ce qui me plaît, je suis le premier et le dernier de ma nation, je ne crains absolument aucun homme, je dépends seulement du Grand Esprit. Il n'en est pas de même pour toi, ton corps aussi bien que ton âme sont condamnés à dépendre de ton grand capitaine; ton vice-roi dispose de toi; tu n'as pas la liberté de faire ce que tu as dans l'esprit; tu as peur des voleurs, des faux témoins, des assassins, etc., et tu dépends d'une infinité de personnes dont la place est située au-dessus de la tienne. N'est-ce pas vrai ?

Comme nous l'avons déjà dit, les philosophes en France attaquent et dénoncent l'hypocrisie et la tyrannie du pouvoir religieux.

Voici comment, dans L'Ingénu, Voltaire utilise le regard naïf du sauvage pour ironiser brillamment sur le thème.

– Un capitaine français et sa femme, en poste au Canada, sont tués lors d'une expédition contre les Indiens Hurons. Ils laissent un bébé orphelin, lequel est recueilli par une Indienne qui l'élève au sein de sa tribu...

Une vingtaine d'années plus tard, ce jeune sauvage, qui veut connaître le monde, traverse l'océan, et débarquant sur la côte de Bretagne retrouve par hasard son oncle, l'abbé de Kerkabon, prieur de Notre-Dame de la Montagne, et Melle de Kerkabon, sa tante.

Immédiatement, on se fait un point d'honneur de convertir le jeune païen. On lui donne tout d'abord à lire Le Nouveau Testament qu'il dévore avec passion. Son éducation religieuse est menée bon train, jusqu'au jour où le Huron ingénu promet de se faire baptiser quand on voudra. Et c'est là que les ennuis commencent...

VOLTAIRE (L'Ingénu)

Il fallait auparavant se confesser; et c'était là le plus difficile. L'ingénu avait toujours en poche le livre que son oncle lui avait donné. Il n'y trouvait pas qu'un seul apôtre se fût confessé, et cela le rendait très rétif. Le prieur lui ferma la bouche en lui montrant, dans l'épître de saint Jacques le Mineur, ces mots qui font tant de peine aux hérétiques : « Confessez vos péchés les uns aux autres. »

Le Huron se tut, et se confessa à un récollet. Quand il eut fini, il tira le récollet du confessionnal, et, saisissant son homme d'un bras vigoureux, il se mit à sa place, et le fit mettre à genoux devant lui :

– Allons, mon ami, il est dit : « Confessez-vous les uns aux autres; » je t'ai conté mes péchés, tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies conté les tiens.

En parlant ainsi, il appuyait son large genou contre la poitrine de son adverse partie.

Le récollet pousse des hurlements qui font retentir l'église. On accourt au bruit, on voit le catéchumène qui gourmait le moine au nom de saint Jacques le Mineur. La joie de baptiser un Bas-Breton huron et anglais était si grande qu'on passa pardessus ces singularités. Il y eut même beaucoup de théologiens qui pensèrent que la confession n'était pas nécessaire, puisque le baptême tenait lieu de tout...

– Le baptême a donc lieu. C'est l'évêque de Saint-Malo qui, flatté de baptiser un sauvage huron, se charge de la cérémonie. La ravissante Melle de St. Yves est choisie pour être la marraine... –

Dès que monsieur l'évêque fut parti, l'ingénu et mademoiselle de St. Yves se rencontrèrent sans avoir fait réflexion qu'ils se cherchaient. Ils se parlèrent sans avoir imaginé ce qu'ils se diraient. L'ingénu lui dit d'abord qu'il l'aimait de tout son cœur, et que la belle Abacaba, dont il avait été fou dans son pays, n'approchait pas d'elle.

Mademoiselle lui répondit, avec sa modestie ordinaire, qu'il fallait en parler au plus vite à monsieur le prieur son oncle et à mademoiselle sa tante, et que de son côté elle en dirait deux mots à son cher frère l'abbé de St. Yves, et qu'elle se flattait d'un consentement commun...

Le lendemain, son oncle lui parla ainsi après le déjeuner, en présence de mademoiselle de Kerkabon, qui était tout attendrie :

– Le ciel soit loué de ce que vous avez l'honneur, mon cher neveu, d'être chrétien et Bas-Breton ! Mais cela ne suffit pas ; je suis un peu sur l'âge ; mon frère n'a laissé qu'un petit coin de terre qui est très peu de chose ; j'ai un bon prieuré : si vous voulez seulement vous faire sous-diacre, comme je l'espère, je vous résignerai mon prieuré, et vous vivrez fort à votre aise, après avoir été la consolation de ma vieillesse.

L'ingénu répondit :

– Mon oncle, grand bien vous fasse ! vivez tant que vous pourrez. Je ne sais pas ce que c'est que d'être sous-diacre ni que de résigner ; mais tout me sera bon pourvu que j'aie mademoiselle de St. Yves à ma disposition.

– Eh ! mon Dieu ! mon neveu, que me dites-vous là ? Vous aimez donc cette belle demoiselle à la folie ?

– Oui, mon oncle.

– Hélas ! mon neveu, il est impossible que vous l'épousiez.
 – Cela est très possible, mon oncle; car non seulement elle m'a serré la main en me quittant, mais elle m'a promis qu'elle me demanderait en mariage ; et assurément je l'épouserai.
 – Cela est impossible vous dis-je; elle est votre marraine : c'est un péché épouvantable à une marraine de serrer la main de son filleul ; il n'est pas permis d'épouser sa marraine; les lois divines et humaines s'y opposent.
 – Morbleu ! mon oncle, vous vous moquez de moi; pourquoi serait-il défendu d'épouser sa marraine, quand elle est jeune et jolie ? Je n'ai point vu dans le livre que vous m'avez donné qu'il fût mal d'épouser les filles qui ont aidé les gens à être baptisés. Je m'aperçois tous les jours qu'on fait ici une infinité de choses qui ne sont point dans votre livre, et qu'on n'y fait rien de tout ce qu'il dit : je vous avoue que cela m'étonne et me fâche. Si on me prive de la belle St. Yves, sous prétexte de mon baptême, je vous avertis que je l'enlève, et que je me débaptise.
 Le prieur fut confondu; sa sœur pleura.
 – Mon cher frère, dit-elle, il ne faut pas que notre neveu se damne ; notre saint-père le pape peut lui donner une dispense, et alors il pourra être chrétiennement heureux avec ce qu'il aime.
 L'Ingénu embrassa sa tante.
 – Quel est donc, dit-il, cet homme charmant qui favorise avec tant de bonté les garçons et les filles dans leurs amours ? Je veux lui aller parler tout à l'heure.
 On lui expliqua ce que c'était que le pape, et l'Ingénu fut encore plus étonné qu'auparavant.
 – Il n'y a pas un mot de tout cela dans votre livre, mon cher oncle ; j'ai voyagé, je connais la mer; nous sommes ici sur la côte de l'Océan; et je quitterais mademoiselle de St. Yves pour aller demander la permission de l'aimer à un homme qui demeure vers la Méditerranée, à quatre cents lieues d'ici, et dont je n'entends point la langue ! Cela est d'un ridicule incompréhensible. Je vais sur-le-champ chez monsieur l'abbé de St. Yves, qui ne demeure qu'à une lieue d'ici, et je vous réponds que j'épouserai ma maîtresse dans la journée.

Écoutons à présent, en écho tragique à L'Ingénu de Voltaire, un autre sauvage d'Amérique, authentique celui-là, Red Jacket, chef Indien Seneca, né en 1750. Il répond à un jeune missionnaire envoyé au pays des Iroquois pour "répandre la Foi

RED JACKET (SA-GO-YE-WAT-HA)
(L'homme barbu qui vient de l'Est – Pieds nus sur la Terre sacrée, 2)

Tes ancêtres avaient traversé les grandes eaux et posaient le pied sur cette terre. Ils étaient peu nombreux. Ils trouvèrent en nous des amis, pas des ennemis. Ils nous racontèrent qu'ils avaient quitté leur pays aux mains de mauvais hommes et qu'ils venaient ici pour jouir de leur religion. Ils nous demandèrent une petite place. Nous les avons pris en pitié et avons pourvu à leurs demandes et ils s'assirent parmi nous. Nous leur avons donné du maïs et de la viande; en retour ils nous ont donné du poison (*du rhum*)...

Frère, notre territoire alors était grand et le vôtre était petit. Vous êtes maintenant devenus un grand peuple, et il nous reste à peine l'espace pour étendre nos couvertures. Vous avez notre pays; mais cela ne vous suffit pas. Vous voulez nous forcer à épouser votre religion.

Frère, continue à écouter. Tu te dis envoyé pour nous apprendre à rendre le culte au Grand Esprit d'une manière qui lui soit agréable; et tu prétends que si nous ne prenons pas la religion que vous, les Blancs, vous prêchez, nous serons malheureux ici-bas. Tu dis être dans le vrai et que nous sommes perdus. Comment pourrions-nous vérifier la vérité de tes paroles ? Nous savons que votre religion est écrite dans un livre. Si elle nous avait été destinée, comme elle l'est pour vous, pourquoi le Grand Esprit ne nous a-t-il pas donné – à nous et à nos ancêtres – la connaissance de ce livre et les moyens de le comprendre correctement ? Nous n'en connaissons que ce que vous racontez. Nous avons été si souvent trompés par l'homme blanc ; comment savoir quand on peut le croire ?

Frère, tu dis qu'il n'y a qu'une façon d'adorer et de servir le Grand Esprit. S'il n'y a qu'une religion, pourquoi le peuple blanc est-il si partagé à ce sujet ? Pourquoi n'êtes-vous pas tous d'accord, si vous pouvez tous lire le livre ?

Frère, nous ne comprenons pas ces choses. On nous dit que ta religion a été donnée à tes ancêtres, et s'est transmise de père en fils. Nous avons aussi une religion que nos ancêtres ont reçue et nous ont transmise, à nous, leurs enfants. Nous rendons le culte de cette manière. Il nous apprend à être reconnaissants pour toutes les faveurs que nous recevons, à nous aimer les uns les autres et à être unis. Nous ne nous querellons jamais à propos de religion parce que c'est un sujet qui concerne chaque homme devant le Grand Esprit.

Frère, nous ne voulons pas détruire ta religion, ni te la voler; nous voulons seulement jouir de la nôtre.

Frère, on nous a dit que tu avais prêché parmi les hommes blancs aux alentours. Ces gens sont nos voisins : nous les connaissons. Nous attendrons un peu et nous verrons les effets que tes prédications ont eu sur eux. Si nous trouvons qu'ils deviennent meilleurs, plus honnêtes et moins disposés à tromper les Indiens, nous reconsidérerons ce que tu nous as dit.

Les philosophes, menant leur réflexion rigoureusement comme une enquête, cherchent à remonter jusqu'à la source du mal, et désignent comme point de départ de l'injustice sociale et de l'inégalité entre les hommes civilisés : l'apparition de la « propriété ».

Le premier qui ayant enclos un terrain s'avisait de dire : « Ceci est à moi » et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables :

– Gardez-vous d'écouter cet imposteur; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne !

C'est ROUSSEAU, bien entendu, qui s'exprime ainsi ; il le fait dans son Discours sur l'Origine et les Fondements de l'inégalité parmi les Hommes. Poursuivant sa logique, il démontre comment l'exploitation de cette propriété a conduit nécessairement à une organisation du travail entre les hommes, source inévitable de servitude.

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire et les vastes forêts se changèrent en des campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons. »

Un chef Indien, d'une tribu sioux, fera un peu plus tard une analyse lapidaire de la civilisation européenne, que Rousseau n'aurait sans doute pas démentie :

SITTING BULL (TATANKA YOTANKA)
(L'homme barbu qui vient de l'Est – Pieds nus sur la Terre sacrée, 2)

Mes frères, nous devons maintenant compter avec une autre race – petite et faible quand nos pères l'ont rencontrée pour la première fois, mais aujourd'hui devenue tyrannique. Fort étrangement, ils ont dans l'esprit la volonté de cultiver le sol et l'amour de posséder est chez eux une maladie. Ce peuple a fait des lois que les riches peuvent briser mais non les pauvres. Ils prélèvent des taxes sur les pauvres et tes faibles pour entretenir les riches qui gouvernent. Ils revendiquent notre mère à tous, la terre, pour eux seuls et ils se barricadent contre leurs voisins ; ils la défigurent avec leurs constructions et leurs rebuts. Cette nation est comme un terrain de neige fondue qui sort de son lit et détruit tout sur son passage.

Les penseurs du XVIII^{ème} siècle ne veulent plus accepter que la souffrance sur terre soit le prix à payer pour un hypothétique Paradis après la mort, dans un « monde meilleur » promis par les différentes Eglises. Ils revendiquent le bonheur immédiat – celui que connaît le sauvage... L'homme civilisé n'est pas heureux, la plupart des philosophes sont convaincus que l'homme naturel, en revanche, connaît, lui, le bonheur sur terre.

Diderot, dans son Supplément au Voyage de Bougainville, fait ainsi parler un vieillard indigène, au moment où l'explorateur et son équipage quitte l'île de Taïti :

DIDEROT
(Les adieux du vieillard – Supplément au Voyage de Bougainville, ou Dialogue entre A et B sur l'Inconvénient d'attacher des Idées morales à certaines Actions physiques qui n'en comportent pas, 2)

– Pleurez, malheureux Taïtiens ! pleurez ; mais que ce soit de l'arrivée, et non du départ de ces hommes ambitieux et méchants : un jour, vous les connaîtrez mieux. Un jour, ils reviendront, le morceau de bois que vous voyez attaché à la ceinture de celui-ci, dans une main, et le fer qui pend au côté de celui-là, dans l'autre, vous enchaîner, vous égorger, ou vous assujettir à leurs extravagances et à leurs vices ; un jour vous servirez sous eux aussi corrompus, aussi vils, aussi malheureux qu'eux. Mais je me console ; je touche à la fin de ma carrière ; et la calamité que je vous annonce, je ne la verrai point.

Puis s'adressant à Bougainville, il ajouta :

– Et toi, chef des brigands qui t'obéissent, écarte promptement ton vaisseau de notre rive : nous sommes innocents, nous sommes heureux ; et tu ne peux que nuire à notre bonheur. Nous suivons le pur instinct de la nature ; et tu as tenté d'effacer de nos âmes son caractère. Ici tout est à nous ; et tu nous a prêché je ne sais quelle distinction du tien et du mien.

Laisse-nous nos mœurs ; elles sont plus sages et honnêtes que les tiennes ; nous ne voulons point troquer ce que tu appelles notre ignorance contre tes inutiles lumières.

Et Rousseau nous conte cette histoire vraie pour nous faire voir que le sauvage, dans sa grande sagesse, sait préserver son bonheur en refusant les soi-disant bienfaits de la civilisation :

ROUSSEAU
(Discours sur l'Origine et les Fondements de l'inégalité parmi les Hommes, Note P)

C'est une chose extrêmement remarquable que, depuis tant d'années que les Européens se tourmentent pour amener les sauvages de diverses contrées du monde à leur manière de vivre, ils n'aient pas pu encore en gagner un seul... Si ces pauvres sauvages sont aussi malheureux qu'on le prétend, par quelle inconcevable dépravation de jugement refusent-ils constamment de se policer à notre imitation ou d'apprendre à vivre heureux parmi nous, tandis qu'on lit en mille endroits que des Français et d'autres Européens se sont réfugiés volontairement parmi ces nations, y ont passé leur vie entière sans pouvoir plus quitter une si étrange manière de vivre...

Peut-être me dira-t-on que c'est l'habitude qui, attachant chacun à sa manière de vivre, empêche les sauvages de sentir ce qu'il y a de bon dans la nôtre : et, sur ce pied-là, il doit paraître au moins fort extraordinaire que l'habitude ait plus de force pour maintenir les sauvages dans le goût de leur misère, que les Européens dans la jouissance de leur félicité. Mais pour faire à cette dernière objection une réponse à laquelle il n'y ait pas un mot à répliquer, je me contenterai de citer un seul exemple bien attesté, et que je donne à examiner aux admirateurs de la civilisation européenne.

« Tous les efforts des missionnaires hollandais du cap de Bonne-Espérance n'ont jamais été capables de convertir un seul Hottentot. Van der Stel, gouverneur du Cap, en ayant pris un dès l'enfance, le fit élever dans les principes de la religion chrétienne, et dans la pratique des usages de l'Europe. On le vêtit richement, on lui fit apprendre plusieurs langues, et ses progrès répondirent fort bien aux soins qu'on prit pour son éducation. Le gouverneur, espérant beaucoup de son esprit, l'envoya aux Indes avec un commissaire général qui l'employa utilement aux affaires de la compagnie.

Il revint au Cap après la mort du commissaire. Peu de jours après son retour, dans une visite qu'il rendit à quelques Hottentots de ses parents, il prit le parti de se dépouiller de sa parure européenne pour se revêtir d'une peau de brebis. Il

retourna au fort dans ce nouvel ajustement, chargé d'un paquet qui contenait ses anciens habits ; et, les présentant au gouverneur, il lui tint ce discours :

– Ayez la bonté, monsieur, de faire attention que je renonce pour toujours à cet appareil ; je renonce aussi pour toute ma vie à la religion chrétienne ; ma résolution est de vivre et de mourir dans la religion, les manières et les usages de mes ancêtres. L'unique grâce que je vous demande est de me laisser le collier et le coutelas que je porte ; je les garderai pour l'amour de vous.

Aussitôt, sans attendre la réponse de Van der Stel, il se déroba par la fuite, et jamais on ne le revit au Cap. » (Histoire des Voyages, tome V)

Et Rousseau va jusqu'au bout de sa logique : Pour lui, dès que la civilisation apparaît, il y a malheur, guerre, corruption, décadence. Le raffinement des arts, les progrès du confort n'apportent qu'un luxe vaniteux et morbide qui parachève l'aliénation de l'homme civilisé.

C'est ici que se marque la rupture entre Rousseau et ses confrères. Voltaire, Diderot, d'Alembert et les Encyclopédistes en général, vouent un culte enthousiaste au Progrès des Sciences et de la Pensée... Les sciences se développent, l'économie mondiale est en plein essor, et les philosophes des Lumières ont trop envie de faire confiance à l'avenir pour ne pas croire que l'aisance matérielle apportera plus de libertés et de bonheur. Pour eux, il s'agit de corriger les imperfections de la société, de rechercher une forme de gouvernement – république, ou monarchie éclairée ou constitutionnelle, selon les uns et les autres – qui distribue mieux et plus équitablement les richesses du monde ; et non pas de faire un retour radical à la Nature, tel que le prêneraient les partisans de Rousseau.

Et les réponses à Rousseau sont virulentes :

VOLTAIRE (*Lettre au sujet du Discours sur l'Inégalité, 30 août 1755*)

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain, je vous en remercie. Vous plairez aux hommes, à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie de marcher à quatre pattes, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi.

– Et Voltaire, dans la suite de sa lettre, prend la défense des Arts et des Lettres, insiste sur les effets bienfaisants qu'ils ont sur l'esprit humain. –

Avouez que Pétrarque et Boccace ne firent pas naître les troubles de l'Italie; avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la Saint-Barthélemy et que la tragédie du *Cid* ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes, depuis Thamas Kouli-Kan, qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles...

On sait qu'à ce niveau de la querelle, les différents adversaires sont allés parfois très loin dans la mauvaise foi et la mesquinerie des attaques personnelles... Mais oublions cela.

Cette querelle aura eu le mérite de poser aux hommes des questions fondamentales :

Retour à la nature ? ou développement économique ?... Égalité des hommes contre enrichissements des sociétés ?...

Aujourd'hui, deux siècles plus tard, le débat est-il clos ?... Qui avait raison ? Qui a gagné dans la grande querelle des Encyclopédistes et des "Rousseauistes" ?

Toutes les questions qu'ont agitées les philosophes du XVIII^{ème} siècle, toutes leurs préoccupations sonnent à nos oreilles singulièrement modernes et actuelles... Retour à la nature. Ecologie. Inquiétudes sur le développement industriel et technologique. Epuisement des ressources naturelles. Redistribution des richesses. Réductions des inégalités. Bonheur... L'énumération pourrait se poursuivre encore... (jusqu'à l'esclavage qui, aujourd'hui, revient hanter, sous des formes à peine déguisées, les consciences humaines...)

Et le bon sauvage ?

En cette fin du XX^{ème} siècle, les réflexions pressantes, venues de tous bords et de tous pays, sur la nécessité de vivre différemment, de trouver un nouveau rapport à l'environnement, font qu'on reparle de lui : Des chercheurs, des scientifiques, des artistes – écrivains ou cinéastes – interrogent à nouveau des formes de cultures en voie de disparition, écoutent à nouveau intensément ce que le sauvage a peut-être à dire sur le bonheur et la sagesse...

Pensez, par exemple, à un film sorti voici quelques années : Danse avec tes Loups, de Kevin Costner, qui a connu auprès du public un succès significatif... N'est-ce pas à nouveau l'histoire d'un homme civilisé qui choisit la société de ces hommes dits « sauvages » ? (D'autres films : La Forêt d'Émeraude de John Boorman – Cœur de Tonnerre...)

Puisque notre rencontre avait pour sujet « le bon sauvage », laissons-lui la dernière parole : écoutons pour conclure un des textes les plus célèbres de la mémoire indienne, un extrait du discours prononcé par le chef Indien Seattle en 1855, au moment où les États-Unis achèvent la colonisation de la Côte Pacifique.

SEATTLE (*Traite de Port Elliot, 1855 – Réponse au gouverneur Isaac Stevens*)

Mes paroles sont comme les étoiles, elles ne s'éteignent pas...

Nous savons que l'homme blanc ne comprend pas notre manière d'être. A ses yeux, n'importe quelle partie du pays est semblable à l'autre, car il est un étranger, qui vient dans la nuit et prend à la terre toutes les choses qu'il lui faut. La terre n'est pas son frère, mais son ennemi; et lorsqu'il l'a conquise, il continue son chemin. Il laisse derrière lui les tombes de ses pères – et ne s'en soucie pas. Il vole la terre à ses enfants – et ne s'en soucie pas. Oubliés, les tombes de ses pères et le patrimoine de

ses enfants. Il traite sa mère, la terre, et son frère, le ciel, comme des objets faits pour être achetés et pillés, pour être vendus comme des moutons ou des perles luisantes. Sa faim dévorera la terre et ne laissera rien qu'un désert...

Apprenez à vos enfants ce que nous apprenons à nos enfants: la terre est notre mère. Les maux qui touchent la terre touchent aussi les fils de la terre. Si les hommes crachent sur la terre, ils crachent sur eux-mêmes. Car ceci nous le savons, la terre n'appartient pas aux hommes, l'homme appartient à la terre. Ceci, nous le savons. Toutes les choses sont liées entre elles, comme le sang qui lie tous les membres d'une famille. Tout est lié. Les maux qui touchent la terre touchent aussi les fils de la terre.

...

Nous réfléchissons à la demande que nous fait l'homme blanc d'acheter notre pays. Mais mon peuple pose cette question : Que veut-il, l'homme blanc ? Comment peut-on acheter le ciel ou la chaleur de la terre – ou la vitesse de l'antilope ? Pouvez-vous donc faire tout ce que vous voulez de la terre – simplement parce que l'homme rouge signe un morceau de papier et le remet à l'homme blanc ?

Mais nous sommes des sauvages. L'homme blanc, qui possède passagèrement le pouvoir, croit déjà être Dieu, à qui appartient la terre.

...

Pourquoi devrais-je m'affliger du déclin de mon peuple ? Les peuples sont faits d'êtres humains – de rien d'autre. Les êtres humains viennent et disparaissent comme les vagues de la mer.

Même l'homme blanc que son Dieu accompagne, ce Dieu qui lui parle comme à un ami, même l'homme blanc ne peut échapper à la destinée commune. Peut-être sommes-nous tout de même frères. Nous verrons.